

À propos d'Archie

En 1957, fraîche émoulue de l'université, je quittais l'Angleterre pour l'Afrique du Sud, dans le but de me joindre à la lutte là-bas. Je pensais que la révolution était imminente. Désabusée peu après de cette notion, je restais pour apprendre, en partant de zéro, ce que cette révolution impliquait. Finalement, je trouvais mes instructeurs dans l'organisation qui se distinguait de toutes les autres organisations du mouvement libérateur pour sa probité absolue, sa politique non collaborationniste et son programme non négociable de demandes démocratiques. Cela se passa au Cap, quand je pris providentiellement un poste à l'université qui, du même coup, me procura des moyens d'existence et m'introduisit à la politique du Unity Movement, grâce à un groupe de jeunes membres de ce mouvement qui y étudiaient. C'est ainsi que je fis la connaissance d'Archie.

Déjà un cadre expérimenté du Unity, fraîchement arrivé du Cap Oriental pour faire

**Deirdre Levinson
New York, États-Unis**

des études (après un essai en sciences biologiques) en vue d'obtenir un diplôme d'Anthropologie sociale, c'était alors un jeune homme d'une vingtaine d'années, grand, maigre et agile, qui s'habillait avec goût, bien que sa garde-robe fût peu fournie. Son visage aussi, très chargé et singulièrement résolu, était intéressant, mais pas par sa beauté. Des années plus tard, alors qu'Archie se trouvait à Dar-es-Salam, ce visage essuya le choc d'une collision frontale avec une voiture qui le traîna d'un hôpital à l'autre des mois durant. Dès que j'appris la triste nouvelle, je lui écrivis en toute hâte pour lui dire, en guise de consolation, que c'était une grande chance qu'il ait été touché au visage seulement, puisqu'il n'a jamais été beau et

donc n'avait rien perdu. Mais ce n'était pas sa beauté qui le préoccupait. De l'hôpital de Copenhague où il se trouvait cette fois-là et s'apprêtait à subir une opération hautement spécialisée de sa mâchoire, il répondit pitoyablement : « Pendant deux semaines, j'aurai la bouche fermée. Vous vous imaginez ? » C'était en effet à peine imaginable. Je n'ai jamais connu quelqu'un de si laconique qui avait tellement à dire, « à discuter » comme il disait.

Il était toujours occupé à cela, discuter, analyser, faire la synthèse, partout sur le campus, à la seule exception du « Blackies » Corner – ainsi appelé parce que c'était la chasse gardée incontestée des non-blancs. Archie dénonçait cela comme de la ségrégation volontaire. Il ne mettrait jamais les pieds au « Blackies » Corner. De même, pendant les cours, alors que les étudiants non-blancs occupaient habituellement la rangée du fond, Archie s'asseyait au premier rang, flanqué d'une fille blanche en admiration de chaque côté. Toujours égal

à lui-même, l'acharnement qu'il mettait à protéger son autonomie était tout aussi évident pour nous tous qui le connaissions dans le Unity Movement ces années-là. Ne faisant pas partie de ceux qui respectent les personnes, il gardait une distance mesurée d'avec les dirigeants, le meilleur moyen (comme il le fit savoir) pour que le travail de son Mouvement soit fait.

Pendant sa première année à l'UCT, il lui arrivait de passer à mon bureau « pour discuter » entre deux cours. Mais par la suite, comme nous nous connaissions davantage, il préférait venir dans mon logement (toujours passager en ces temps-là, puisque je devais décamper à chaque fois que ma logeuse protestait contre les visiteurs noirs ou que des voisins scandalisés appelaient la police). Il passait régulièrement en se rendant dans les townships où il effectuait ses travaux de terrain, m'apportant ses connaissances d'initié et son observation méticuleuse des habitants des townships, la classe ouvrière africaine d'une grande diversité, dont, selon moi, il interprétait le mieux, de tous les camarades qui ont contribué à mon éducation politique, la lutte jusqu'ici désunie, parce qu'il était proche des populations qu'elle concernait au plus près. Il était ma référence politique ces années-là, et il l'est resté pendant toutes les années qu'a duré notre amitié de toujours.

Archie faisait partie de ces intellectuels qui (comme il les décrivait), petit-bourgeois par définition, mais cherchant activement à transformer leur société, se sont mis du côté des ouvriers/paysans dans leur lutte pour le socialisme. Conscient de la contradiction inhérente à cette position, il propose dans l'un de ses essais que « l'intellectuel, comme le samouraï, devrait s'armer de deux sabres – l'un pour tuer ses ennemis, et l'autre pour se donner la mort quand il trahit sa cause ». Mais Archie n'a jamais eu besoin que d'un sabre. La cause qu'il servait était la transformation sociale, politique et économique de l'Afrique, rien de moins.

Dans cette vision globale d'une Afrique socialiste, sa passion intellectuelle inépuisable trouva sa forme et sa portée commensurables. Ainsi (pour citer un des premiers hommages du CODESRIA), « rien ne pouvait ébranler sa position ».

Les adversaires d'Archie en Afrique du Sud, en majorité des intellectuels du groupe de petit-bourgeois qui partagent les profits de l'accord négocié de l'ANC, s'imaginaient d'avance que sa présence parmi eux serait une menace directe, ce qui n'avait rien d'étonnant. C'est la raison pour laquelle, quand – libre de retourner en Afrique du Sud dans les années 1990, en tant qu'éminent chercheur de renommée internationale – il chercha un emploi approprié dans son alma mater, l'administration de l'UCT, loin de faire amende honorable comme il se devait pour l'annulation lâche de sa nomination en 1968 par ses prédécesseurs, inventa toutes sortes de moyens déloyaux pour ne pas l'admettre. Pas plus qu'elle ne fit davantage, quand il est retourné définitivement en Afrique du Sud en 2002, que de lui envoyer l'année suivante des excuses uniquement pour l'offense de 1968, assorties d'une offre tout aussi vaine de doctorat honorifique – deux tentatives qu'Archie, en homme qu'on ne cherche pas, ignora délibérément. Et l'affaire en resta là jusqu'à sa mort l'année dernière, où les étudiants se lancèrent dans une manifestation en son nom si bruyante et largement diffusée que l'administration, prenant peur, changea de position sans détour. Avec l'intention déclarée de « clore l'affaire Mafeje », elle envoya son émissaire aux obsèques d'Archie avec les assurances que le Comité exécutif du Conseil de l'UCT, reconnaissant « la profonde injustice qui a été faite », a résolu que « soit capté pour toujours son impact en tant que chercheur d'un talent extraordinaire, » et promis « de trouver des moyens pratiques » à cet effet.

Comme il apparaît aujourd'hui, les gardiens postapartheid de l'UCT qui avaient tenu l'« impact » d'Archie en dehors du

programme d'études avec tant de zèle, avaient étroitement serré leurs rangs contre lui, avec la connivence facile de leurs universités sœurs, et l'ont effectivement ostracisé jusqu'à la fin de ses jours, ont essayé ces derniers temps de faire amende honorable. Dans ses excuses publiques pour le fait que l'Université n'ait pas « ramené chez lui, à l'UCT, un chercheur africain très important », le nouveau vice-chancelier est allé jusqu'à dire que l'Université « n'a pas fait d'effort engagé ... et qu'il est même possible qu'elle ait agi de façon préjudiciable au Professeur Mafeje une deuxième fois dans les années 1990 ». En ce qui concerne d'autres réparations, la première et la plus remarquable sur la liste est l'engagement de l'Université à ouvrir ses archives aux « chercheurs désireux de faire de la recherche sur les événements entourant Archie Mafeje à l'UCT ». Les recherches dans les archives sur l'annulation par le Conseil de l'Université de la nomination d'Archie en 1968 ont déjà révélé que le ministre de l'Éducation, dans ses discussions avec le Doyen de l'UCT à l'époque, l'avait informé du « dossier d'activités subversives de Mafeje ». Mais on peut être sûr que la recherche pour savoir ce qui a motivé la conduite tout aussi indigne du Conseil postapartheid dans les années 1990 ne donnera pas de matériel aussi révélateur. En effet, le silence assourdissant de l'Université sur la politique d'Archie jette un doute sérieux sur son aptitude à célébrer la mémoire de l'homme dont l'engagement inébranlable envers les intérêts de la majorité non prise en compte de la population sud-africaine l'a si fortement décommandé auprès du corps universitaire du gouvernement comprador sud-africain.

Il reste, pour les membres de sa famille, ses collègues, ses étudiants, ses camarades et ses amis à qui il était très cher, et qui connaissent mieux l'importance vitale pour l'avenir de l'Afrique de l'ensemble de son œuvre transformative, toujours honnête et sans crainte, à continuer de porter haut le drapeau d'Archie.